336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

15 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Diplomatie, Politique (Internationale), Relation François-Dorothée (Dispute), Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à :*

333. Londres, Mardi 31 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est associé à ce document

339. Paris, Mardi 7 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est associé à ce document

336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

est une réponse à ce document

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217

337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven
est une réponse à ce document

337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven
relation ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-04-03
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe me suis levée très tard. Je ne suis pas bien.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 371/61-63

Information générales

LangueFrançais
Cote894-895-896-897-898, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Collation4 doubles folio
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
336. Paris, vendredi 3 avril 1840
11 heures

Je me suis levée très tard. Je ne suis pas bien, j'attends Vérity. Je viens de recevoir votre 333. Dites à M. de Bourguenay de venir me voir à son retour à Paris ; il me trouvera toujours entre 1 et 2 heures et même après. J'aurai mille choses à lui demander. J'ai eu hier matin encore la visite du duc de Noailles, et puis Appony. Il venait me lire une lettre de son fils. Le mariage se fera à la fin de mai, et ils seront ici le 25 juin. Je ne les attendrai pas. Appony a un chagrin concentré, et parle confidentiellement de celui du Roi. Mais il a l'air de croire qu'il faut subir la session. J'ai pris la Calèche hier, et je me suis fait mêner à St Cloud, mais seule encore. Marion s'était envolée. J'ai marché là un peu, et j'ai dormi pendant tout le temps du retour. J'ai fait une petite visite à la petite princesse. J'ai dîné seule. Le soir j'ai eu toutes les petites gens, Bavière, Wirtemberg, Hanovre, Sardaigne, Médem, Capellen, les Durazzo et la duchesse Lobkovitz. Lady Palmerston m'a écrit une longue lettre. "L'Orient n'avance pas, mais nous esperons toujours que M. Thiers sera assez sage pour voir la nécessité d'aller de front, avec les autres

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217

puissances, c’est une question qui nous occupe beaucoup et qui serait bien facilement arrangée ; si il voulait être de bonne foi. En attendant les sôts et les badaux vont faire des voyages et s’amourachent de Mehomet Ali. Ellice bavarde aussi à tort et à travers sur ce sujet. Nous sommes tracassés de la discussion sur la Chine. Je crois Brünnow un bon et honnête homme mais il n’est guère à la hauteur de sa position " Voilà à peu pris tout. Ah encore : "le jeune Nesselrode est un sot. " Le petit Kisseleff a assez de finesse russe ; je suis bien aise que vous ayez causé avec lui. Je pensais bien que M. de Brünnow prendrait occasion de sa nomination définitive pour réparer ses gaucheries auprès de vous. Je savais déjà que Khiva avait échoué, et je suis très convaincue du plaisir que cela fait en Angleterre.

2 heures
Verity est venu. Il veut me droguer pendent huit jours. Cela ne me plaît pas du tout. Je suis bien triste tous ces jours, bien triste. à chaque minute qui s’écoule, j’ai un remords. Il me semble que j’ai manqué d’esprit ; de prévoyance ; qu’en faisant cette observation au médecin j’aurais empêché ! Ah mon dieu, mon Dieu. Cette douce voix. Cette douce créature, Ce ravissant enfant !

6 heures. J’ai été faire visite à Lady Granville. J’ai causé avec le mari, il est bien d’avis que si M. Thiers est sage il n’abandonnera pas une de ses idées sur la question de l’Orient, parce que sa chute serait inévitable. Il pense, et il sait que vous soutenez cette opinion aussi qu’il ne serait possible à aucun homme d’Etat en France d’abandonner le Pacha. Enfin il me parait être aussi bien disposé que vous pouvez le désirer, et il gémit un peu de ce que d’autres en Angleterre pensent diffèrement. Il a eu hier pour voisin à dîner chez M. Gonin, M. Odillon, Barot. Il lui a laissé l’impression d’un homme qui protège le ministère ; et de plus, d’un homme qui compte être ministre lui même. On dit que la commission de la chambre des pairs est assez animée, et que la discussion le sera certainement. M de Broglie compte parler. J’ai été au bois de Boulogne un peu. Le vent d’est était bien élevé et bien aigre. En revenant j’ai passé chez Mad. de Talleyrand, M. Sallandy y était. Il disait que M. Molé parlerait aussi. C’est probablement le 13 que commence la discussion.

samedi 4
à 9 heures
J’ai dîné seule hier, que c’est triste seule, seule! Le soir j’ai été chez Lady Granville. J’ai recausé avec Appony et je l’ai un peu pressé de questions. Il ma dit : " comment voulez-vous que le Roi ne pense pas jour et nuit aux moyens de se débarasser de Thiers." Il ajoute que le Roi a été pour le départ du duc d’orléans dans la vue de flatter l’armée et de l’avoir pour soi à tout événement. Thiers est venu à l’Ambassade et tout droit à moi sans distraction. Nous avons parlé un peu de l’affaire. Il me dit : "Si lord Palmerston est obstiné, moi aussi je suis entêté. Mais enfin nous tacherons qu’il ne ressorte de là rien de mal." Il est charmé du retour de Pahlen. J’ai passé une pauvre nuit. Je passerai une triste matiné, à 3 heures, tout cera fini. Vous
ne savez pas comme je suis déchirée jusqu’au fond des entrailles. Oui, pour une mère c’est cela. Vous dinez aujourd’hui chez Miss Stanley, j’ai la mémoire de toutes vos invitations. J’attends une lettre encore aujourd’hui. Appony me dit qu’au fond, la situation depuis votre arrivée à Londres n’a pas varié d’un demie ligne. Croyez-vous faire quelque chose ?

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217

Midi.

Ma pauvre tête et mon pauvre cœur sont bien malades. Je dine aujourd'hui chez Appony. Ils ont voulu que ce jour-ci je ne restasse pas seule. Voici Mad. de la Redorte qui m'invite pour un jour de la semaine prochaine à dîner chez elle avec Mad. de Talleyrand et M. Thiers. Elle a prudemment attendu les fonds secrets et après deux ans de brouillerie elle se rapproche. Ah cela par exemple, c'est trop Russe ! On ferait chez nous avec plus de prudence.

1 heure

Voici votre lettre ; vous dirai-je franchement. Elle ne me plaît pas du tout. Vous vous lancez en dépit de mes avertissements dans toutes les invitations qu'on vous fait ! Qui est-ce qui a jamais songé à aller dîner chez M. Maberly ? Sa femme est tout ce qu'il y a de plus dévergondée à Londres, les convives à ce que je vois étaient à l'avenant, vraiment mon mari aurait plutôt passé la Tamise à la nage que dîner chez ces gens, et il avait bien moins que vous une réputation de gravité. Si vous acceptez comme cela de dîner chez tout le monde, le vrai monde ne tiendra plus à si grand honneur de vous avoir à dîner chez lui. Notez qu'il faut rendre, et je vous déteste de composer un dîner convenable. où serait Mad. Maberly. Les femmes n'en voudraient pas, et beaucoup d'hommes non plus. Je suis tout-à-fait fâchée de ce que vous avez fait là. On parlait l'autre jour de vos succès à Londres et quelqu'un ajoutait : "et même, il fait la cour aux femmes." "Allons, ajoutait un autre, ne désesperons pas de le voir revenir ici même mauvais sujet." En vérité en dinant chez Mad. Maberly, vous en êtes tout près. Je vous demande pardon de vous dire si vivement ce que je pense mais je ne sais pas dire autrement quand j'éprouve de la peine. Et je suis si triste, si triste ! Je ne vous répéterai plus, restez ce que vous étiez, sérieux et grand. Vous n'y pensez plus. Mon ami pardonnez moi ; vous allez déchoir et vous me causez une vive peine. Adieu. Adieu.

Paris samedi le 4 avril 1840,
3 heures

Je viens de vous écrire et je recommence. Vous ne savez pas le chagrin que vous m'avez fait, chagrin de toutes les façons. Vous êtes descendu dans mon opinion, voilà ce qui me fait mal. Je vous proteste qu'un homme de ma connaissance qui m'aurait dit à Londres, j'ai dîné chez Mad. Maberly ; cet homme-là je l'aurais tout de suite classé un élégant, parmi les élégants de mauvais genre. il faut bien que je me serve de cette expression. Si un homme sérieux ; ah là je n'ose pas dire sans vous offenser. Enfin, ce qui est bien sûr c'est que personne ne m'a jamais dit y avoir dîné. Le duc de Wellington peut être mais aussi le Duc de W. figure dans les mémoires de... le nom m'échappe, une demoiselle de Londres. Tenez pour certain que vous avez fait là quelque chose de très inconvenant, demandez la réputation de la dame, et la réputation des convives. Votre position exige un peu plus de prudence. Il est très naturel que vous ignoriez la qualité sociale ou morale des gens qui vous invitent. Il faut demander et si vous n'avez à qui, écrivez-moi, nous en étions convenus. Je suis parfaitement sûre que j'entendrai parler de ce dîner avec beaucoup d'étonnement. Ce n'est pas de cette manière là qu'il vous convient d'étonner les gens. A ce compte je conçois que vous dîniez souvent dehors. Mais vous n'avez pas la prétention de Neuman qui avait compté 60 invitations dans un hiver, il peut accepter la quantité, mais vous devez regarder à la qualité. Je crois qu'en fait d'Ambassadeur Estrhazi peut avoir dîné chez Mad. Maberly. Mais il fait pire assurément. Il ne sera venu en tête à aucun de vos devanciers d'accepter cela.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217

Quel plaisir de pouvoir se divertir d'un philosophe ! Et moi comme j'aurais aimé à m'entendre dire que tout tout était digne de vous ! Ceci fait un petit dérangement. Croyez vous que qui [que] ce soit au monde vous dise la vérite excepté moi. Eh bien si vous aimez encore la vérité écoutez moi. Ces allures ne vous vont pas. Elles vous donneront du ridicule, j'en suis parfaitement sûre. Et le dire de bien sottes gens ici, avant votre départ encore, se trouvera vèrifier. Je ne vous ai pas dit ce que j'ai entendu alors, je n'osais pas, vous auriez pris cela pour une injure. N. Pablen disait : " Il est capable d'aller dîner chez Madame Maberly." Cela faisait suite à Mad.Durazzo : "all these pretty women will make up to him, and he will be caught." Eh bien, je ne vous l'ai pas redit. J'ai eu tort; cela eut mieux valu. Aujourd'hui, j'aurais tort de ne pas vous dire tout, tout ce que je pense. Si vous vous fâchez. Je me tairai, mais je ne me repentirais pas. Cela me prouvera seulement que Londres, vous a déjà gaté. Ah que ne restez-vous ce que vous êtes. M. de Sully serait il allé dîner là ? Un ambassadeur doit tenir plus haut sa personne. Vous ne pouvez pas accepter indistinctement les invitations de tout le monde. Sans compter les espèces conme Mad. Maberly vous ne devez aller chez de petits gens que si une grande célébrité se rettache à leur nom. Votre dîner chez Grote a paru singulier aux Granville. Mais j'ai expliqué que vous aviez dîné chez eux à Paris ; je vous cite cela pour vous montrer ce qu'on peut penser à Londres. Il arrive parfois qu'on peut être obligé de dévier : par exemple, j'ai dîné chez certains Mitchell à Londres, mais c'était le plus gros individu commerçant de nos proviences de la Baltique. Son argent avait poussé sa femme respectable et ses filles à être admises à Almacks, à Devonshire house enfin partout. Et bien alors pour m'avoir, ces gens invitaient tous les grands noms d'Angleterre, Wellington, Suthertand. Landsdowne, Jersey dix autres de cette espèce. Et cela faisait un dîner du plus élégant, minus la famllle. Vous voyez que Mad. Maberly n'a pas eu cette ressource pour vous. Ce que vous me nommez est déplorable. J'ai trop dit, et je n'ai pas tout dit. Il me semble que je vous honore en vous disant tout. Si vous êtes ce que vous étiez je ne puis pas vous avoir offensé. Adieu. malgré madame Maberly !

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-04-03.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur336
Date précise de la lettreVendredi 03 avril 1840
Heure11 heures
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationLondres (Angleterre)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/217